

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Osmin fit le portrait de la princesse (Page 275, col. 2.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : L'ecclésiastique et le marin, anecdote. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La princesse Luisante, conte; Le saule; Le mulet et le porc. — RÉCITS HISTORIQUES : Claude Fleury; Éric XIV et son fils; Duguay-Trouin.

VARIÉTÉS.

L'ECCLÉSIASTIQUE ET LE MARIN.

ANECDOTE.

Le curé d'un village près de Bordeaux se trouvait dans cette ville lorsque toute la campagne environnante fut inondée par la fonte subite des neiges. Son premier soin fut de voler au secours de ses chers paroissiens. Mais, le moyen de les joindre ! une mer immense l'en sépare. A ce spectacle désolant, ses inquiétudes redoublent, et elles sont à leur comble lorsqu'il se voit réduit à l'impossibilité de passer outre : au moins veut-il, dans ces tristes conjonctures, connaître autant qu'il lui est possible le danger auquel sa paroisse est exposée. Il emprunte une lunette d'approche, et, la braquant sur sa commune, un nouveau spectacle, plus déchirant encore que le premier, s'offre à ses yeux. Il voit les maisons du village submergées, et leurs malheureux habitants réfugiés sur les toits.

Sur-le-champ il offre vingt-cinq louis à quiconque entreprendra d'aller à leur secours, et, en garantie de sa promesse, il emprunte la somme à un ami et la remet entre les mains d'un notaire.

Séduit par l'appât de cette récompense, un homme part dans une barque; mais bientôt il est saisi d'effroi à la vue du danger auquel il s'expose, et il revient.

« Quoi ! lui dit le bon curé, et d'un ton qui eût amolli le cœur le plus dur, quoi ! mon cher ami, vous abandonnez vos frères ! »

Et, sans réfléchir sur le péril, il s'élance et se jette seul dans la barque, en disant :

« Personne ne veut donc de mes vingt-cinq louis ? Eh bien ! j'irai tout seul, si personne ne se présente pour m'accompagner. »

Il se mettait en devoir de partir, lorsqu'un homme, encouragé par l'exemple de ce digne pasteur, s'offre à partager avec lui le péril. Les voilà donc l'un et l'autre à ramer avec force et à diriger la barque vers le malheureux village. Ils y abordent enfin, et ils ont la consolation d'en ramener, à plusieurs fois, quatre-vingt-dix-sept personnes, tant hommes que femmes et enfants : le reste était noyé.

Peut-on assez louer ce généreux dévouement, et celui que fit éclater dans la même circonstance M. de Cornix, ancien officier de marine ! Il habitait un petit bien qu'il avait acheté aux environs de Bordeaux, et qu'il faisait valoir lui-même. Il y était seul en ce moment terrible où le débordement des eaux fit monter la rivière à trente pieds plus haut qu'en 1728, le courant était si rapide, qu'on assura que depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux il avait renversé seize cents maisons; la rivière était couverte de cadavres, de bestiaux et de meubles de toute espèce, qu'elle entraînait avec une vitesse prodigieuse.

Les matelots pâlissaient et n'osaient se livrer à ce courant qui paraissait irrésistible. M. de Cornix, ne pouvant déterminer personne à le suivre de bonne volonté, se vit réduit à forcer, le pistolet à la main, quatre des plus vigoureux à monter avec lui dans un canot, qu'il tenait près de sa maison pour son plaisir.

Avec ce canot, il fut successivement dans toutes les maisons de l'île Saint-George, dont il tira les habitants à demi noyés et à moitié morts de frayeur. Il les transporta tous en terre ferme, au nombre de plus de six cents de tout sexe et de tout âge; et depuis le vendredi 6 avril à midi, jusqu'au dimanche suivant à pareille heure, ce qui embrasse tout le temps des plus fortes eaux, il ne cessa de passer et repasser le fleuve, soit pour sauver ceux qui étaient en danger, soit pour porter des vivres à ceux qu'il avait mis en sûreté ou à ceux des environs qui, moins menacés par les eaux, étaient exposés à périr de faim; et, quoiqu'il ne fût point riche, et qu'il fit par cet accident une perte considérable, ce fut à ses frais qu'il nourrit, pendant ce temps, la plus grande partie de cette multitude de malheureux.

Le danger passé, M. de Cornix se retira chez lui et s'y tint constamment renfermé, se refusant aux visites de tous les honnêtes gens de Bordeaux qui accouraient pour le remercier et le féliciter.

A. L.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PRINCESSE LUISANTE.

CONTE.

I. La délibération.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnait un sultan; ce sultan avait une fille parfaitement belle. Ses yeux brillaient comme deux soleils. Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car dès qu'on rencontrait ses regards on croyait être frappé d'un éclair.

A cause de cela on la nommait la princesse Luisante.

Ceux qui ne rencontraient ses regards que de loin, en étaient quittes pour un éblouissement qui durait toute la vie : mais les personnes attachées à son service payaient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur, et leur vieille gouvernante, en étaient tout à fait aveugles.

Le sultan fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y avait à faire.

Le conseil fut partagé sur les moyens à prendre.

Les uns furent d'avis de renfermer Luisante dans une chambre où personne n'entrerait; d'autres dirent qu'il fallait lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentirait aucun mal; ils s'offrirent même à en donner le secret.

Le sultan, qui aimait tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils.

Son premier vizir dit alors :

« J'ai depuis quelque temps, chez moi, un écuyer nommé Osmin : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est : mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison et qu'elles vont parfaitement; c'est un homme qui sait tout et qui réussit en tout. Si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement.

— Volontiers, » dit le sultan.

On envoya chercher Osmin : mais il déclara qu'il ne viendrait pas au palais avant qu'on n'eût renfermé pour tout le temps de sa visite, la princesse et ses beaux yeux.

« Eh bien ! sire, dit le vizir quand on rapporta cette réponse, que vous avais-je dit ? »

— Ho ! ho ! dit le sultan, il comprend bien les choses ; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. »

Osmin ne fut pas longtemps à venir ; il n'était ni bien ni mal fait, cependant, il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physiologie.

« Eh bien ! Osmin, dit le sultan, que ferons-nous à ma fille ? »

— Ce qu'il vous plaira, répondit Osmin.

— Mais, dit le sultan, mon vizir m'a dit qu'il fallait vous consulter sur le malheur qu'elle a de rendre aveugles tous ceux qui la regardent.

— Sire, dit Osmin, si c'est un malheur que d'avoir de si beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudrait faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature : envoyez-lui quelque bagatelle de la valeur d'un million ou deux et si elle ne vous enseigne pas un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serais d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert, pour y enfermer les cheveux de Luisante ; car je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux ; et pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui irai consulter la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure. »

Le sultan goûta cet avis ; Osmin fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin.

II. Le portrait.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais : elle n'avait pas voulu garder la coiffure verte ; ce n'est pas que cette coiffure n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux : mais en même temps son teint en avait pris une légère teinture, ce qui la mit dans une telle colère, qu'elle jeta la coiffure au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée ; et ses yeux en étaient devenus plus méchants que jamais.

Quand Osmin revint, voici ce qu'il dit au sultan, seant en son conseil :

« Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments : mais elle vous remercie de votre présent dont elle ne veut point. Elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses.

— Quatre, dit le sultan ! quatre cents, si elle veut, et...

— Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Osmin. La première de ces choses est le portrait de Luisante ; la seconde la belle Léila ; l'autre, le chapeau lumineux ; et la dernière, la jument Sonnante.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que tout cela ? dit le sultan.

— Je vais vous l'apprendre, sire :

« Serène a une ennemie qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle : mais comme l'art de cette Dentue ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière ; au lieu que Serène est une honnête magicienne. Or, la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'était qu'un enfant : et à présent qu'elle est grande, elle la

tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Léila, et qui est au pouvoir de la sorcière ; Dentue a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

« Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, et elle vous avertit que si quelqu'un se mettait en devoir de les enlever à Dentue, il serait comme impossible qu'il ne tombât pas entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveraient pas, s'il y était une fois. »

Cette déclaration accabla de douleur le sultan et son conseil ; car ils voyaient par la dureté de ces conditions qu'il n'y avait point de remède à leurs maux. Osmin en fut attendri, et s'adressant au sultan :

« Sire, dit-il, je connais un homme qui serait capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenait.

— Quoi ! dit le sultan, peindre ma fille ! Et qui est le fou qui oserait entreprendre une chose impossible ?

— Moi, dit Osmin.

— Sire, dit le vizir, s'il l'entreprend, il en viendra à bout.

— Et quand cela serait, dit le sultan, qui entreprendra le reste ?

— Moi, encore, dit le téméraire Osmin : mais à condition que, quand la princesse sera dans l'état où vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira. »

Le sultan lui en donna sa parole.

On était en peine de la manière dont Osmin s'y prendrait pour peindre un visage qu'on ne pouvait regarder sans devenir aveugle ; on en fut bientôt informé.

C'était un homme qui avait beaucoup voyagé ; il avait vu qu'à l'occasion des éclipses les astronomes ne faisaient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre, pour regarder impunément le soleil.

Il se fit faire des lunettes d'un verre fort obscur, et les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il fallait pour la peindre.

Cette témérité la surprit, et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain ; et après avoir examiné impunément son beau visage à l'abri de ses lunettes, Osmin se mit à la peindre.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la cour ; il était si vivement peint, qu'on avait peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Osmin découvrit au sultan le secret dont il s'était servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accidents, mais le sultan ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On offrit à Osmin, pour faciliter son entreprise, de l'argent, et même des troupes ; mais il refusa tout, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son habileté.

III. Le voyage.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs ; les fleurs naissaient sous ses pas : les pêches et les figues lui tombaient dans la bouche



dès qu'il levait la tête; les melons les plus exquis s'offraient à lui de tous côtés : un printemps continuel rendait l'air doux et le ciel serein. Avait-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentait, le long d'un clair ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormaient par les chansonnettes les plus agréables; car il n'y avait pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut passé les montagnes qui entourent de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il fallait cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savaient son dessein; car au lieu de prendre la peine de venir à lui; la plupart ne firent que se placer à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent seuls sur son passage.

La nuit approchait; il attendit qu'elle fût venue; alors, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu, le plaça au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu; dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à quitter la place; il s'en aperçut, poussa de grands cris, et, les ayant tout à fait écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoi-

qu'il en eût grand besoin. Le soleil se levait, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier; après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyait, cela lui parut toujours à la même distance : accablé de chagrin et de lassitude, il fut contraint de s'asseoir; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avait vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde vint se poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étaient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étaient d'or; il avait la figure d'un perroquet, mais il était beaucoup plus gros qu'un perroquet ordinaire.

Osmin, qui le considérait attentivement, fut charmé de sa beauté; quelque chose de plus que la curiosité le pressait d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât. Le perroquet n'y songeait pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un



Le conseil fut partagé sur les moyens à prendre. (Page 274, col. 2.)

petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en ôta une pincée ou deux de sel qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé à l'aide de ses pattes.

« Perroquet, mon cœur, dit Osmin, n'en mangez pas, cela vous fera mal. »

Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement.

« Mon Dieu! poursuivit Osmin, que voilà un aimable perroquet; c'est un phénix!... »

— Osmin! » dit le perroquet; et il s'envola.

Osmin l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel et se mit en chemin le long du sentier où il était; il espéra que cette charmante créature reviendrait à lui, puisqu'il emportait le sac où était sa nourriture.

« Je ne comprends pas, disait-il, ce qui peut l'avoir effarouché. »

Il continua sa route pendant la plus grande

partie du jour à travers des lieux stériles et inhabités, s'entretenant en lui-même de mille différentes pensées.



Il était accablé de lassitude. (Page 277, col. 1.)

La nuit approchait, il n'en pouvait plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles. Il se dirigea vers cette chaumière, Ayuntamiento de Madrid

où il trouva un bon petit vieillard et sa femme; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte : mais, ayant bien autre chose dans la tête que le luxe et la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu de ces pauvres gens, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Leur fils arriva bientôt après, c'était un jeune garçon aussi mal accoutré que possible.

Il ramenait deux misérables chèvres qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles.

Osmin reçut de ces pauvres gens quelques indications pour l'entreprise qu'il méditait.

Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il se mit en emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il dirigea ses pas vers l'endroit d'où on lui dit, à peu près, qu'il verrait la maison de la sorcière; mais ses hôtes lui conseillèrent de ne pas y aller, à moins qu'il n'y fût absolument forcé. H.

(La suite au prochain numéro.)

LE SAULE.

Un jeune garçon revenait un soir des champs, fatigué du travail pénible de la journée, mais satisfait de l'avoir bien remplie. Sa peine était presque oubliée; content et joyeux, il chantait, quoique chargé de sa bêche et de sa pelle. Quand l'âme est tranquille, on est toujours gai.

Ce jeune cultivateur arrive auprès d'un ruisseau peu profond, mais rapide. Il apercevait sur un de ses bords un jeune saule bien venant et de la plus belle espérance, penché vers le ruisseau, à moitié déraciné, et près de succomber sous l'effort de l'eau qui travaillait sans relâche à découvrir toutes ses racines. Le jeune homme s'arrête à cette vue; il s'afflige du sort qui attend le saule. Un bon cœur s'intéresse même au sort des êtres insensibles.

« Je puis, se dit-il en lui-même, garantir ce jeune arbre; un peu de fatigue ne m'arrêtera pas. »

Le voilà aussitôt préparant des pieux, formant de ces pieux une enceinte autour du saule, les entretenant de branches pour opposer une digue insurmontable aux efforts de l'eau; puis il redresse le saule, apporte de la terre et le rechausse avec grand soin.

Son ouvrage fini, il le contemple avec satisfaction; il lui semble que l'arbre le remercie de son service et croit lui devoir la vie. Le jeune homme, reprenant sa bêche, sa pelle et ses chansons, regagne son hameau au clair de la lune qui commençait à luire.

Il avait rendu service à un arbre, et cette pensée le rendait heureux.

De quelle joie le cœur n'est-il donc pas inondé quand nous avons rendu service à un de nos semblables! G.

LE MULET ET LE PORC.

Maigre, et chargé d'un trop pesant fardeau, un mulet marchait lentement et déplorait son malheur. Un porc, également accablé du poids de son lard, lui parla ainsi pour le consoler :

« Allons, mon frère, cessez de vous abandonner à ces plaintes inutiles et déplacées. Chacun doit subir sa destinée avec courage. Tout le monde sait que vous

êtes né pour porter des fardeaux : si vous ne les portez pas de bon gré, gaiement, qu'y gagnerez-vous? Vous n'en serez pas moins forcé de les porter, et vous aurez le chagrin par surcroît; ainsi, vous aurez deux peines au lieu d'une. Mais enfin, jetez les yeux sur moi, et apprenez à souffrir votre sort. Me croyez-vous moins chargé que vous? Considérez combien je porte de graisse; c'est là mon fardeau, et j'en suis tellement fatigué, que je ne marche qu'avec beaucoup de peine. Malgré cela, je passe la vie assez joyeusement, sans me plaindre ni m'inquiéter. »

Ce beau discours ne plut pas au mulet, qui répondit :

« Ne vois-tu pas, pourceau, que ton sort est tout différent du mien? Je me trouverais heureux si l'on m'ôtait mon fardeau; au lieu que ton malheur sera d'être un jour déchargé du tien. »

RÉCITS HISTORIQUES.

CLAUDE FLEURY.

L'abbé Fleury (né à Paris en 1640, mort en 1723), auteur du *Catéchisme historique*, des *Mœurs des Israélites*, des *Mœurs des chrétiens*, d'un bon livre sur les *Devoirs des domestiques et des maîtres*, d'un autre encore meilleur sur le *Choix des Études*, et d'un très-grand ouvrage intitulé *Histoire ecclésiastique*, a mené une vie si studieuse et en même temps si calme et si sage, qu'il n'est guère connu que par ses écrits. Et cependant il a occupé à la cour des emplois importants; d'abord, il fut précepteur des enfants du prince de Condé, puis sous-précepteur des petits-fils de Louis XIV, et associé ainsi aux travaux de l'illustre Fénelon; puis, sur ses vieux jours, il fut choisi pour être le confesseur de Louis XV enfant. Mais il vécut à la cour comme dans un cloître, et il en ignora toujours les passions, les intrigues et même les événements. On a dit de lui :

« Jamais homme ne fut plus savant et plus simple, plus humble et plus élevé; pas un mot qui ne fût une politesse, pas une action qui ne fût une vertu. »

T. H.

ÉRIC XIV ET SON FILS.

Le règne du fils aîné de Gustave Wasa, en Suède, semble plutôt appartenir au roman qu'à l'histoire; malheureusement les scènes qu'il présente sont des plus tragiques, et leur dénouement coûte au prince la liberté et la vie.

Éric XIV, c'était son nom, né avec un caractère fougueux et des dispositions violentes, étant parvenu au trône et s'y croyant environné de dangers, conçut une défiance et des craintes qui l'agitèrent jusqu'à la démence; sa jalousie contre ses frères, ses soupçons contre les grands croissant avec ses malheurs, finirent par altérer complètement sa raison et le privèrent des ressources d'un esprit vif et d'ailleurs très-cultivé.

A peine devenu roi, il épousa solennellement Catherine, fille d'un simple laboureur; Catherine, que l'histoire représente belle de tous les charmes et riche de toutes les vertus; elle fut constamment l'amie, la compagne fidèle, le consolateur assidu du malheureux et violent Éric, qui l'écouta souvent et l'aima toujours.

Un des traits les plus caractéristiques du règne d'Éric, celui qui avança sa perte, fut l'horrible massacre qu'il

fit de l'illustre maison des Sture. Ayant enfermé, sur de légers soupçons, le père et les deux fils, il va voir un de ceux-ci dans sa prison et lui reproche avec violence sa perfidie; le jeune homme s'étant jeté à ses pieds proteste de son innocence; la fureur d'Éric s'accroît à mesure qu'il parle; il lui enfonce son poignard dans le bras; le jeune Sture l'arrache, le baise et le rend au roi, que cette résignation fidèle irrite encore davantage, loin de le désarmer. Il achève sa malheureuse victime, et puis, dévoré aussitôt par le remords, il vole vers le père, il se jette à son tour à ses pieds, et le supplie de lui pardonner tout ce qu'il a fait contre lui.

« Je le veux bien, reprit le comte fondant en larmes; mais si la vie de mon autre fils était en danger, sachez que vous en répondez devant Dieu. »

A ces mots, Éric, reprenant toute sa fureur, fait resserrer le comte davantage; sa raison disparaît tout à fait devant les horribles combats de son cœur; il s'enfuit de son palais et se jette errant dans la campagne. L'homme de bien qui avait élevé son enfance l'y joint, se précipite à ses genoux, et implore sa clémence en faveur de ses deux prisonniers; ses sollicitations lui coûtent la vie et hâtent la fin des deux malheureux Sture, qui sont barbarement égorgés sur les ordres d'un prince manifestement en démente.

Il ne dormait plus, il ne mangeait plus.

Cependant, Catherine a découvert son époux dans l'asile des forêts, et sa vue chérie fut un remède enchanté qui rappelle la raison du malheureux Éric. Elle obtient de lui qu'il prendra de la nourriture et du repos; elle calme ses transports et le ramène à Stockholm. Mais, bientôt après, de nouveaux sujets de craintes amènent des crises nouvelles; les frères d'Éric profitent de son état et de la disposition des peuples; ils s'emparent de sa personne, le déclarent déchu du trône et l'enferment; ils le citent devant l'assemblée des États et l'y accusent solennellement. Éric, doué, comme nous l'avons déjà dit, de beaucoup d'esprit et d'instruction, animé par une circonstance aussi pressante, répondit avec tant d'adresse et de chaleur, que ses accusateurs en furent confondus; il fit entre autres cette réponse à son frère Jean, qui l'accusait de folie :

« Je n'ai, dit-il, dans ma vie, donné d'autres preuves de folie que de vous avoir remis en liberté lorsque je vous avait fait renfermer et mis hors d'état de me nuire. »

Éric n'en fut pourtant pas moins condamné à perdre la couronne et à demeurer toute sa vie en prison.

Les détails qu'il a écrits lui-même sur ses souffrances inspirent autant d'horreur que de pitié. Les premières années de sa captivité furent adoucies par la lecture et la musique, dont on lui permit les délassements; il y écrivit plusieurs ouvrages sur l'administration et sur l'art militaire.

Cependant le cœur des peuples, presque toujours sensible au spectacle de l'infortune, revenait au malheureux Éric. Plusieurs complots se tramèrent en sa faveur; son frère Jean, devenu roi à sa place, resserra ses liens, multiplia ses maux, et le fit errer de prison en prison, privé de toute espèce de consolation : on lui enleva ses livres, on le sépara de sa femme et de son fils. Enfin, comme par cette continuation de mauvais traitements on ne parvenait pas à abrégier ses jours, son indigne frère demanda au sénat et obtint l'autorisation de le faire empoisonner : acte indigne qui souille

également et le prince et les conseillers, et qui termina la destinée malheureuse d'Éric, après neuf ans de captivité.

Les malheurs du père rejallirent sur le fils. Tandis qu'Éric était en prison, un serviteur de son frère Jean reçut l'ordre d'enfermer dans un sac son fils Gustave encore enfant, et d'aller le faire périr hors de la ville. L'assassin fut reconnu au point du jour par un gentilhomme suédois, qui, soupçonnant le crime, se fait ouvrir le sac, enlève l'enfant et disparaît. Les amis d'Éric firent élever en secret le jeune Gustave, qui développa pour l'étude des dispositions extraordinaires : il parlait plusieurs langues, et peu de sciences lui étaient étrangères. Abandonné ensuite à lui-même, et s'étant réfugié à Prague sous un nom emprunté, il fut réduit à se faire garçon d'auberge afin de pouvoir vivre, et il employait à la lecture le temps que ses occupations n'absorbaient pas. Enfin, les secours du roi de Pologne, son parent, et ceux de la Russie, vinrent l'arracher à cet état malheureux pour lui donner une existence plus brillante, mais non plus heureuse. Tour à tour l'objet des complaisances ou de la sévérité du czar, suivant ses rapports politiques avec la Suède, il demeura constamment le jouet de la fortune, et finit sa malheureuse existence dans un asile qu'il ne pouvait guère considérer que comme une prison. A.

DUGUAY-TROUIN.

Duguay-Trouin (né à Saint-Malo, département d'Ille-et-Vilaine, en 1673; mort en 1736), encore très-jeune, servit d'abord dans la marine marchande, et fit éclater tant de courage et d'habileté en combattant les Anglais et les Hollandais ligués contre la France, que Louis XIV lui envoya une épée d'honneur.

Enflammé par cette distinction et empressé de s'en rendre digne, il va, avec trois navires, attaquer une flottille hollandaise, escortée par trois vaisseaux de guerre que commandait l'intrépide Wassenaer. Duguay-Trouin se félicite d'avoir trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées. Il revole à l'attaque, il triomphe. Le brave Wassenaer tombe noyé dans son sang. Duguay-Trouin le laisse sur le vaisseau hollandais, dont il confie la garde à quelques-uns de ses compagnons, et revole sur le sien : il achève la défaite de l'ennemi.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe ! Le navire de Duguay-Trouin, percé de coups de canon et battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourants, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le navire, une foule de malheureux presque expirants de leurs blessures, fuyant l'eau qui gagne et se trainant sur les mains, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, quel spectacle ! Tout ce que peut l'activité de la pitié et le sang-froid de la prudence est mis en usage, et le jeune vainqueur triomphe des éléments comme des ennemis.

L'orage le pousse dans le port avec les vaisseaux qu'il a pris. A peine arrivé, son premier soin est de s'informer de l'état de Wassenaer; il court lui offrir

tous les secours qu'il est en état de donner. Ayant appris que ce brave n'avait pas été traité avec tous les égards convenables par ceux qui avaient été chargés de conduire son vaisseau, il fit éclater la plus vive indignation contre l'officier qui les commandait; et, quoiqu'il fût son proche parent, il ne put jamais le revoir sans un sentiment d'aversion et de mépris. Lorsque Wassenauer fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV et obtint sa liberté. De pareils traits font plus d'honneur que dix victoires. Duguay-Trouin avait alors vingt-trois ans.

C'est alors que cet habile et intrépide officier passa de la marine marchande dans la marine de l'État. Il fut nommé d'abord capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau, ensuite chef d'escadre ou contre-amiral, enfin vice-amiral, sous le titre de lieutenant général des armées navales.

Les honneurs n'altérèrent point la simplicité et la franchise de son caractère : bon, humain, généreux, il eut toutes les qualités de l'homme de mer et de l'honnête homme.

Il regarda toujours la discipline comme l'âme de la



Duguay-Trouin.

guerre et le gage de la victoire. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition. Sous lui la discipline n'était pas seulement sévère, elle était quelquefois dure; mais, en fait de discipline, l'excès même peut être louable et utile.

Son désintéressement était égal à son courage. La gloire était son idole. Il ne faisait aucun cas de l'argent. Après un de ses combats les plus heureux et les plus hardis, Louis XIV lui avait donné spontanément, comme marque de sa satisfaction, une pension de deux

mille francs sur le trésor. Duguay-Trouin écrivit sur-le-champ au ministre pour le supplier de faire donner cette pension à Saint-Auban, son lieutenant, qui avait eu une jambe emportée à l'abordage d'un vaisseau anglais, et qui avait plus besoin de pension que lui.

« Je suis trop récompensé, ajoutait-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. »

Il ne cessa d'être, en temps de guerre, la terreur des Anglais. Un volume ne suffirait pas à raconter ses exploits.

T. H.